

sauf de rares exceptions, qu'à des gens bien portants et qui viennent à nous sans arrières pensées ».

Le docteur est un homme aussi aimable que savant, qui s'exprime avec une rare finesse. Sa réponse ne se fit pas attendre.

« Ce qui vous étonne est une chose toute naturelle, me dit-il. Depuis vingt ans que, sous prétexte de faire de la médecine, j'étudie mes semblables au point de vue moral, j'ai reconnu sans peine qu'une bonne constitution et une sante bien équilibrée étaient les indices ordinaires d'un caractère généreux et d'un cœur compatissant. Le proverbe banal : grosses gens, bonnes gens, n'est pas aussi paradoxal qu'on pourrait le croire.

Tel acte d'abnégation, facile à l'homme bien portant, serait de la part d'un être souffrant, un trait d'héroïsme surhumain. Tout homme malade au physique et au moral, car l'un ne va jamais sans l'autre, est trop préoccupé du soin de sa propre conservation pour avoir le loisir de s'inquiéter sérieusement du sort de ceux qui l'entourent, et encore moins de l'améliorer au détriment du sien. L'égoïsme est une conséquence forcée de la souffrance.

Si les invalides fuient l'assurance, objectai-je, vous devez encore avoir moins de chances de succès auprès des gens sains et vigoureux ; Frédéric et moi, par exemple, qui nous portons comme le Pont-Neuf et avons la prétention de durer autant que lui, qu'avons nous à demander à l'assurance ?

Vous vous trompez étrangement, me répondit-il : se sont les plus valides qui en comprennent le mieux l'opportunité, parce qu'ils apportent dans l'examen de la question toute leur présence d'esprit.

Ils n'en agissent pas moins comme des niais.

Dites plutôt comme des véritables sages. N'ayant qu'une mauvaise carte dans leur jeu, l'éventualité d'une mort accidentelle et prématurée, ils jugent prudent de la supprimer.

C'est qu'ils sont alors, malgré leur bonne santé, obsédés de pressentiments funèbres.

Au contraire, la plupart d'entre eux seraient tout disposés à parier avec vous que la durée de leur existence rendra cette précaution superflue ; mais ils considèrent que, dans aucun cas, une assurance sur la vie n'aura été un sacrifice inutile, puisque leur famille en recueillera sûrement le fruit ; en outre ceux qui sont dans les affaires et qui possèdent des biens patrimoniaux reconnaissent la nécessité de laisser un capital disponible à un jour fixe, soit pour faciliter la liquidation, ou permettre de différer jusqu'à un moment opportun la cession de leur établissement, soit pour équilibrer les partages entre les héritiers.

« Croyez moi, Monsieur, l'idée de l'assurance est une excellente pierre de touche pour connaître les hommes, au moral comme au physique : elle ne prend que sur les natures d'élite ».

Depuis un moment, je n'écoutais plus le docteur que d'une oreille distraite, je délibérais en moi-même si je ne complèterais pas la journée de mon ami en lui proposant, à mon tour, une assurance sur ma tête à ton profit et à celui de nos chers enfants.

Qu'aurais-tu dis, ma Catherine, d'un pareil dénouement ?

A demain les affaires sérieuses, j'entends les commissions auprès de tes fournisseurs. Après demain, je prendrai congé de mes correspondants, et dimanche matin, j'aurai le plaisir de vous embrasser tous.

RÉNÉ LEBRUN.

TÉLÉGRAMME

LEBRUN, avocat,
Chateau Frontenac,
Québec.

Ne veux pas entendre parler assurance. Reviens bien vite.
N'oublie pas emplettes.

CATHERINE.

Madame LEBRUN,
Fraserville.

Avais caché vérité. Assurance \$10,000.
Suis content. Le seras aussi, si penses aux enfants.
Partirai demain.

LEBRUN.

Monsieur Lebrun, avocat,
Château Frontenac,
Québec.

Mon cher ami,

J'ai d'abord été très irritée en recevant ta dépêche ; mais la raison et la reconnaissance l'ont bien vite emporté sur ce premier mouvement. J'avais tort de refuser ce que tu voulais faire pour nos chers enfants : je n'en avais pas le droit. Merci pour eux, merci pour moi. Je sens encore mieux maintenant combien tu nous aimes. Je n'avais nul besoin cependant de cette pierre de touche pour apprécier ton noble cœur ; il y avait longtemps que je le connaissais, et que je savais combien tes actes et tes pensées étaient en désaccord avec ton langage habituel.

Je veux être digne de toi : achète une robe de moins et reviens sans retard : nous comptons les heures et les minutes qui nous séparent.

CATHERINE.

P. S. — Puisque tu as été accepté par la Compagnie, c'est que son docteur t'a signé un brevet de longue vie : cette pensée suffirait à me reconcilier avec l'assurance.

J.-T. LACHANCE.

UN PLAIDOYER POUR LA PROHIBITION

Le « North American » de Philadelphie prétend qu'il a été la cause du progrès énorme au Kansas

DES CHIFFRES INTÉRESSANTS

Le « North American », de Philadelphie, discutait récemment les résultats de la prohibition dans le Kansas. Sous le titre : « Something's the matter with dry Kansas », il disait :

« Il y a quelques jours, quand tout le pays se plaignait de la chaleur et d'une sécheresse sans précédent dans l'ouest, le gouvernement du Kansas publiait une déclaration publique disant qu'il espérait que personne ne gaspillerait sa pitié pour la population de son État.

« Avec \$2000,000,000 de dépôts dans nos banques, nous pourrions subir une tempête plus forte que celle-là sans misère, disait-il.

« Et si vous vous arrêtez à penser que cet argent, divisé également entre les hommes du Kansas, représenterait pour chacun d'eux \$118 en argent, sans parler de la jolie somme de \$1,684 portée au crédit de chacun dans l'évaluation de la richesse de l'État, vous voyez la force de l'argument.

De fait, le Kansas, qui, l'an dernier, a fourni pour \$325,000,000 de produits de la ferme, peut subir une semblable sécheresse, mieux que n'importe quel autre État. Il peut d'autant mieux résister à cette calamité ou à n'importe quelle autre que sa population n'a pas à payer de fortes sommes pour prendre soin des criminels, des pauvres, des aliénés, et des faibles d'esprit... »

UN MERVEILLEUX DOSSIER

Au lieu d'avoir des propriétés couvertes d'hypothèques détenues par des gens de l'est, comme c'était le cas il y a deux décades, la population de l'État cette année détient \$67,000,000 sous cette forme de richesse, soit une augmentation de 500 pour cent en cinq ans.

Au lieu d'être embarrassée par un multitudes d'illettrés — 49 pour cent étaient ainsi classés, il y a trente ans la population de l'État en compte deux pour cent et vient en second rang dans le pays. Cette proportion est des deux tiers plus basse que celle du Massachusetts, y compris Boston.

†††

C'est cette prédominance d'esprits sains sans les corps sains qui a réduit le taux de la mortalité de 17 à 7 par 1,000 habitants en trente ans,